

ORAISON FUNÈBRE CATÉCHÉTIQUE EN L'HONNEUR DE SA MÈRE

Théodore le Studite est l'auteur d'un recueil complet d'éloges (πανηγυρική βίβλος). Seuls douze sermons de ce recueil nous sont parvenus, dont «Notre Vénérable père et confesseur Théodore, oraison funèbre catéchétique en l'honneur de sa mère» (14 chapitres).

Cet ouvrage est dédié à la glorification de la mère du Vénérable Théodore, Théoktiste, dont l'image est un modèle de vie chrétienne. Cet ouvrage, adressé à la communauté monastique, sert non seulement de panégyrique, mais aussi de catéchuménat, c'est-à-dire d'enseignement sur la vertu.



Frères et sœurs, le moment est venu de vous annoncer une nouvelle inattendue : le décès de la sœur illustre de notre père commun [Platon]. Ayant accompli sa mission terrestre, conformément à la volonté précise du Dieu vivifiant, elle est passée dans l'au-delà, non pas en nous laissant dans une tristesse injustifiée, comme certains pourraient le penser, mais en nous apportant la joie et l'espérance. Souhaitez-vous que je vous relate, ainsi qu'à tous ceux qui sont ici présents (car ce n'est pas le moment du silence, mais de la conversation, conformément au commandement de ne pas louer un homme avant sa mort (Sir 11,28), les belles, saintes et dignes du Royaume des Cieux qu'elle a accomplies de son vivant ? Aussi, mes enfants, tendez l'oreille, et je vous dirai tout, sans exagérer. Mon discours sur sa mère, loin d'être déraisonnable, mais, à mon avis, très utile, servira de catéchisme.

Je ne parlerai pas de la vertu et de la vie qu'elle a reçues de ses parents, car je me propose de décrire non pas ce qui s'est passé avant ma naissance, mais ce qui s'est passé en ma présence, et à partir de ce moment, lorsqu'elle a acquis l'expérience de la beauté et de son contraire. Nous laisserons donc de côté l'enfance et la jeunesse et commencerons notre discours au moment de son mariage. Et bien que la vie terrestre de notre chère mère ne fût pas typique de la nôtre, il nous faut néanmoins la mentionner afin de comprendre la fin dès le commencement. Ainsi, sa première vertu fut d'aimer Dieu d'un amour total et de l'honorer, de sorte que, bien qu'elle se soit mariée, elle se consacra entièrement à l'obtention d'un meilleur sort. C'est pourquoi, après nous avoir donné naissance, elle ne prononça pas les paroles que les autres femmes prononcent habituellement sur les nouveau-nés et, sous l'influence de suggestions démoniaques, ne recourut pas aux incantations, aux bandages et à aucune autre magie concernant les sièges et les lits, ni aux colliers et amulettes, mais se limita à nous protéger uniquement par le sceau de la Croix de Vie, remplaçant ainsi toute arme et toute protection invincible. Et ainsi, tandis que toutes les autres femmes s'inclinent devant l'organisateur, l'exécuteur et l'enseignant de ces pratiques mystérieuses et se lèvent à sa seule vue, seule notre mère refusa de baisser la tête, de se précipiter vers la magie ou d'y participer, malgré les nombreuses menaces de ses auteurs.

En vérité, les âmes des justes sont dans la main de Dieu, et aucun tourment ne les atteindra (Sag 3,1), et celui qui se confie en l'Éternel est comme la montagne de Sion (Ps 125,1), comme le dit l'Écriture.

Alors, lorsque l'amour divin s'est fortifié dans son cœur, elle, ignorante depuis son enfance, étudia les sciences comme une femme sage et s'illumina, mémorisant le Psautier avec aisance et rapidité. Elle se consacrait à l'étude non pas pendant la journée, afin de ne pas contrarier son mari ni de nuire à la maisonnée, mais avant de se coucher et après [le soir et le matin], elle s'adonnait à la lecture à la lueur d'une lampe, sans jamais interrompre son travail. Ainsi, accomplissant une tâche puis une autre, elle contribua à l'essor de sa famille et acquit des connaissances scientifiques. Dès lors, elle conversait constamment, jour après jour, avec le divin David et se consacrait à la lecture divine. Alors, le cœur embrasé et animé par le désir du bien à venir, que fait-elle, cette femme merveilleuse, et que fait-elle ? Se détournant de toute vanité, prenant l'apparence d'une veuve, elle devint ainsi un bel exemple pour tous ceux qui la connaissaient, car elle ne recourait jamais aux serments, ne disait jamais de mensonge et mangeait peu de viande, surtout pendant le Carême. Invitée à un festin de mariage, elle se tint à l'écart, ne touchant ni à la viande ni aux festivités. Chaste comme nulle autre femme, elle ne connut qu'un seul mari et, après son mariage, son âme était si pure qu'elle était libre même des tentations de la pensée.

Quelle heure de minuit passa-t-elle sans profit ? Car elle accomplit la parole sacrée : «À minuit, je me suis levé pour te confesser les jugements de ta justice» (Ps119,62). À quoi ressemblait son réveil matinal ? Et quelle autre heure, consacrée à l'action de grâce, manqua-t-elle ? Jamais auparavant elle n'avait pris soin de la maison avec une diligence exemplaire, comme aucune autre femme travailleuse, et faisait preuve d'une charité des plus généreuses par ses bonnes actions, exerçant une influence bénéfique sur son mari, ses enfants et ses servantes. Elle rappela à son mari, entre autres, la fatalité de leur union, le conseilla et l'invita à s'abstenir de relations intimes, et, bien sûr, elle le convainquit, de sorte qu'après cela, ils ne se virent pas pendant cinq années entières, bien qu'ils aient partagé le même lit, ce qui est tout à fait étonnant et rare. Et en effet, n'est-il pas surnaturel que le feu ne puisse atteindre la paille voisine ? Et si Boaz est loué pour être resté impassible ne serait-ce qu'une nuit envers Ruth, qui avait partagé son lit (Ruth 3,14), comment la gloire de la chasteté ne devrait-elle pas leur revenir à tous deux ? Que cela soit un honneur pour eux deux, car ici le mari partage la louange avec sa femme. Elle, la vertueuse par excellence, élève ses enfants en les instruisant et en les exhortant, tantôt les

corrigeant avec justesse, tantôt les guidant avec une attention infinie et les élevant vers une plus grande perfection. Qu'en résulte-t-il ? Elle éleva sa fille de façon admirable, lui interdisant de regarder les hommes ou de se parer de colliers, de bracelets et de robes pourpres, la guidant dans la piété, l'instruisant dans les études sacrées, lui apprenant à accueillir les pauvres et la faisant nettoyer de ses propres mains les plaies des malades ; enfin, ayant élevé l'esprit de la jeune fille du présent et du terrestre vers Dieu et les beautés célestes, elle la consacre à Dieu. Mais ce récit de l'excellente éducation qu'elle donna à ses enfants, qui me rappelle tant de souvenirs, me limitera à ce qui a été dit de sa fille ; j'ajouterai seulement ce que je ne dois pas oublier : chaque soir, lorsque les enfants s'endormaient, elle-même ne se couchait pas avant d'être allée les voir et d'avoir fait le signe de croix sur eux. De même, après s'être réveillée, lorsqu'elle nous tirait du sommeil, elle nous encourageait à prier, afin que non seulement elle, mais aussi les enfants, apprenions à servir Dieu.

J'aurai également beaucoup à dire sur ses esclaves, hommes et femmes, car je tiens à souligner qu'elle les traitait, les nourrissait, les abreuvait et les habillait d'une manière inégalée, même par les plus humains. Leur nourriture quotidienne ne se composait pas, comme c'était généralement le cas, de pain, de vin et de légumes, mais souvent, surtout les jours de fête, elle leur offrait de la viande fraîche, du poisson, de la volaille et des boissons délicieusement préparées, car elle ne souhaitait pas tout consommer seule. N'est-ce pas là une attitude admirable, un témoignage de l'hospitalité et de la grâce de son âme sainte ? Je sais que tous ceux d'entre vous qui ont bénéficié de son hospitalité pourront en témoigner. Mais je dois aussi dire qu'elle veillait à la sécurité de ceux qui la provoquaient, et en particulier celle de sa famille (je ne sais pas si cela mérite d'être blâmé ou loué), subissant insultes, outrages et coups, et ce, afin de préserver la chasteté, de chasser le vol et pour une autre vertu. Elle se mettait aussi en colère, étant généralement sévère, d'un tempérament plutôt fougueux et animée d'un zèle profond pour Dieu. Après avoir donné les coups, elle se retirait dans sa chambre et se giflait, se disant : «Tu as donc fait souffrir.» Puis elle se repentait, invitait la personne punie, se prosternait devant elle et implorait son pardon. Quel bienheureux changement ! Si on peut la blâmer pour la première, alors

En second lieu, cet événement exceptionnel lui vaudra les louanges de tous. Alliant miséricorde et crainte, elle s'attira l'affection des servantes, leur témoignant clairement son souci de leur chasteté, et obtint ainsi le meilleur. Qui la surpassa en amour pour son prochain et en générosité envers les nécessiteux ? Car elle dosait sa miséricorde, surtout envers les plus démunis, et, malgré sa grande compassion et sa générosité, sa modestie l'empêchait de se mettre en avant. Nombreux sont ceux qui témoignent de cette vérité, et ce, à maintes reprises : orphelins et veuves, étrangers et autochtones, malades et vieillards, ceux qui souffraient du mal sacré et furent guéris par cette bienfaitrice des pauvres. Il est également remarquable qu'elle ait le Christ pour compagnon et hôte à sa table (cf. Ap 3, 20), particulièrement à l'approche des fêtes. Tout cela me semble un moyen important de salut pour ceux qui s'engagent dans le mariage, bien que nous n'ayons plus rien à dire en l'honneur de celle qui est glorifiée.

Et lorsque vint le moment pour elle de prononcer ses vœux monastiques, qui accueillit les serviteurs du Christ avec plus d'hospitalité qu'elle, ou les guérit, d'autant plus qu'elle y fut encouragée par son frère ? Pour faire court, je dirai franchement que, animée d'un amour pour la vie ascétique, elle persuada son mari, gagnant le cœur de ses enfants par de nombreuses attentions, des enseignements et des promesses, puis celui des frères de son mari. Ainsi, ayant tout bien organisé, elle quitta la maison, présentant à Dieu toute une communauté : ses quatre enfants, les trois frères de son mari, et elle-même à leur tête. Oh ! quel événement nouveau et merveilleux ! Oh ! quel changement extraordinaire ! Cela stupéfia la capitale pendant toute une journée, émerveilla les proches, surprit les connaissances et sema la confusion non seulement parmi ceux qui en furent témoins, mais aussi parmi ceux qui en entendirent parler. Car les époux, encore d'âge mûr, satisfaits de leur train de vie, honorés par leur rang royal et leur charge de trésorier, et parents d'enfants adultes, ne cédèrent pas à tous ces attachements terrestres. Ils ne s'arrêtèrent pas à assurer la descendance, ni à la parenté par le sang, ni à la privation de leur demeure, ni au renvoi de leurs serviteurs, mais ils rejetèrent les honneurs royaux, foulèrent aux pieds les plaisirs de la vie, renoncèrent par l'épée de l'esprit à l'usage des relations charnelles et accomplirent noblement ce qui était agréable à Dieu. Ô âme véritable et courageuse d'Abraham !

On peut à juste titre la comparer à la belle mère des Maccabées, puisqu'elle offrit ses enfants en sacrifice à l'ascèse (cf. II Mac 7,20), et aussi à Anne, la mère de Samuel, car elle consacra à Dieu non seulement ses fruits, mais tous ses fruits par vœu (cf. I Sam 1,11). Je vais maintenant faire pour vous, mes chers auditeurs, quelque chose de plus agréable et d'honorable, en vous contant son départ de sa maison. Ayant fixé ce départ à un jour précis, comme pour un jour de fête, elle invita tous ses proches ; et certains se lamentèrent, d'autres pleurèrent, et,

contemplant le spectacle étonnant de son départ volontaire, appréciant la grandeur de cet événement mystérieux, ils le louèrent ; et ainsi, ils virent l'une quitter la maison, tandis que l'autre attendait un peu puis partait pour le lieu d'ascèse, allant jusqu'à donner sa maison et la distribuer aux nécessiteux. Tels furent les événements de la vie terrestre de notre mère, et ainsi se déroulèrent-ils ; non seulement vous, mais aussi tous ceux qui vivent dans le monde et sont tenus de louer Dieu, devriez tirer profit de ce magnifique récit.

Maintenant, mes bien-aimés, passons à ce qui suit, qui est notre sujet principal. Elle, parée de vertus, subit une magnifique transformation, prend une forme angélique, et suscite les larmes de beaucoup de ceux qui s'étaient réunis ce jour-là pour la célébration, certains n'y ayant pas été invités, simplement pour assister à l'accomplissement du mystère. Nous étions également présents, avec notre père commun [Platon], mais je ne saurais dire si nous ressentions de la joie ou de la tristesse. Cependant, nous avions perdu notre mère et ne pouvions plus lui parler ni lui rendre visite avec la même audace, et, ressentant cette perte, nos cœurs étaient affligés. Et lorsque le moment fut venu, lorsque nous vîmes accomplir le même acte sur nous-mêmes, avec notre mère, moi, ayant déjà franchi le cap de l'adolescence à l'âge adulte, j'étais affligé et triste (comment aurait-il pu en être autrement ?), bien que je portasse cet état d'esprit avec gratitude. Mais des deux frères, le dernier était encore un jeune homme, et lorsque le jour de la séparation arriva, commencèrent les supplications et les retards, les demandes, les lamentations et les étreintes, tandis qu'il courait, se jetait dans ses bras, ne la quittant jamais, tel un jeune veau refusant d'être séparé de sa mère, et la suppliait de rester un instant avec elle. Plus tard, il promit d'exaucer son vœu. Alors, son cœur inébranlable vacilla-t-il, ne céda-t-il pas aux supplications larmoyantes de son fils ? Absolument pas. Mais quelle fut sa parole sage ? Réprimant l'émotion intense et profonde qui l'habitait, elle dit : « Si tu ne pars pas de ton plein gré, mon enfant, je te conduirai moi-même au temple. » Le fils céda donc, et nous nous séparâmes. Il me semble qu'elle a fait quelque chose de semblable à ce qui est chanté à propos de la sainte mère de l'un des quarante martyrs, qui a amené son fils à peine vivant et l'a déposé sur un char.

Mais que se passa-t-il alors ? Cette femme de noble lignée aspirait avant tout à la soumission, comme il se devait. Mais, suite à la précédente crise [iconoclaste], le monastère ne put être fondé et son âme, encline à la vie monastique, ne put guider sagement nombre de personnes. Elle fut donc contrainte de vivre en ermite avec son frère, sa fille, qui avait pris le voile auparavant, et un autre parent. Elle vécut avec patience et tristesse – comment aurait-il pu en être autrement ? Car, sans guide, elle rencontra des adversaires de la piété, si puissants qu'ils l'expulsèrent du sanctuaire. Par égard pour nous, j'ai honte de révéler pour qui et par qui cela arriva ; néanmoins, elle vécut, souffrant pour le bien et se rapprochant du Seigneur. Je ne sais comment vous parler des épreuves et des malheurs de sa vie, des événements qui nous sont arrivés, des insultes de ses proches et de la cour royale, des peines et des difficultés. Tout cela découlait de l'adultère notoire de l'empereur, dont elle dut également souffrir. Puisque j'ai rappelé un crime d'une portée universelle, vous imaginez la douleur qu'elle [la mère] éprouva en apprenant notre expulsion du monastère, car elle était venue nous trouver à ce moment précis. Et bien qu'elle seule eût dû s'affliger, elle ne manifesta aucune indignation, ne prononça aucune parole dure, ne déchira pas sa tunique et ne se mit pas à sangloter, mais dit seulement : « Allez, mes enfants, et soyez sauvés dans le Seigneur, où que vous soyez et quoi que vous ayez souffert, ayant choisi tout cela pour sa loi ; car il vaut mieux pour vous (quel que soit le malheur, même jusqu'à l'effusion de sang, que vous puissiez subir) que d'être près d'un adultère et de trahir ainsi la vérité. » Ô âme courageuse et noble ! Elle ne s'est pas effondrée sous le coup de l'émotion, comme cela arrive généralement à une femme vile et faible, mais qu'a-t-elle fait ? Elle est partie avec nous, a fait le voyage, a épuisé sa faible chair par l'ascension de la montagne, ne désirant pas l'aide d'une compagne. Hélas, hélas ! Que tous étaient inhumains à cette époque, surtout certains des anciens subordonnés qui, lorsqu'ils se rencontraient, proféraient des reproches, afin que s'accomplisse la parole de l'Évangile : les ennemis d'un homme seront ceux de ses propres semblables (Mt 10,36). Ainsi, la bienheureuse nous a avertis, elle qui avait été déshonorée.

Et que personne ne pense que nous nous glorifions sans mérite, car ce ne sont pas nous qui avons combattu, mais d'autres, et la valeur revient à notre père commun [Platon]. Cependant, afin de décrire les exploits de celle que nous louons, nous nous sommes permis, pardonnez-moi, de parler de certains de nos propres actes, bien que nous ne l'ayons pas souhaité : « Mais grand est notre Seigneur, et grande est sa puissance » (Ps 14,5). Elle entra secrètement en prison et, voyant les plaies, les oignit d'huile et rendit gloire et louange à Dieu pour le fait que ses enfants aient subi cela à cause de son commandement. Puis, avec des prières, des larmes et de la joie, éprouvant des sentiments de deux sortes, elle nous accompagna dans le voyage du premier lieu d'emprisonnement au plus lointain. Suscitant l'admiration et paraissant bénie devant Dieu et les

personnes plus pieuses, elle nous revit à notre retour de Caphar, lorsque nous fûmes envoyés à Thessalonique pour y être emprisonnés. Un soir d'hiver, elle nous attendit dans une maison de campagne, tremblante de peur, cachée, sans savoir si elle nous verrait, et passa presque toute la nuit avec nous. Après avoir échangé nos témoignages au sujet du Seigneur, tôt le matin (quelle tristesse !), nous fûmes aussitôt séparés. Elle prononça une parole d'adieu et, comme pour se séparer, nous couvrit de baisers, les larmes aux yeux. Elle dit : « Il me semble, mes enfants (je rapporte ses paroles littéralement), que vous allez à la mort, mais il est naturel pour les gens prudents de tout examiner. Si vous êtes unis par l'amour, alors dès qu'une simple séparation survient, le corps unique, selon la parole du grand Grégoire le Théologien, sera divisé en deux et la mort viendra pour les deux. » « Et si des bœufs, nourris ensemble et attelés ensemble, ne supportent pas d'être séparés, mais sont abattus lorsqu'on les sépare, comment et dans quelle direction devons-nous agir aujourd'hui ? » Et nous fûmes tous deux saisis d'une profonde crainte de Dieu. Tels furent ses actes, et elle mérite d'être honorée pour sa générosité.

Frères, vous qui avez bénéficié de ses bienfaits, racontez comment, venue parmi nous, elle vous a rassemblés dans son propre monastère, comme des poussins tombés du nid ; puis, de retour, elle est venue en ville et a persuadé chacun de vous, apparaissant ici à plusieurs reprises ; elle a persuadé et supplié, invitant l'un à la rejoindre, guérissant l'autre, fortifiant l'autre, sauvant l'autre ; elle a nourri les uns, guidé les autres, telle la meilleure intendante et protectrice selon Dieu, telle une Nathalie véritablement nouvelle et une Priscille zélée. Vous en êtes témoins, ayant reçu ses bienfaits et en ayant parlé avec compassion et émerveillement. Alors cette femme extraordinaire fut jugée digne de la bénédiction suprême, après avoir été critiquée par certains, dont je tairai les noms, et avoir subi des persécutions pour la vérité. Et vous-même, Père, racontez-moi ce qu'elle a accompli, elle qui a réalisé tant d'exploits.

Vous qui avez été emprisonnés, pendant votre interrogatoire et pendant que vous vous occupiez des formalités nécessaires, parlez-nous de la cruauté du roi, des menaces et des tortures. N'a-t-elle pas souffert avec vous, emprisonnée avec quatre de ses compagnes pendant trente jours, chacune dans un cachot séparé ? Je me permettrai aussi de parler des souffrances qu'elle a endurées de la part des gardiens de la prison, des épreuves qu'elle a subies, même pour sa vie, comment elle s'est nourrie du pain des douleurs et a bu la coupe de l'affliction (cf. Ps 127,2; Jér 16,7). De tels actes et de telles audaces ne peuvent être une preuve de la grandeur de notre époque. Mais puisse-t-on leur pardonner leurs fautes. Il vaut mieux dire cela, même si, plus tard, par la grâce divine, la persécution s'est levée, afin que le mal cesse et que l'anarchie soit soumise à la loi. Car nous qui avons été exilés et dispersés, nous nous sommes rassemblés, comme vous le savez, en un seul lieu et avons reçu de la reine le droit à un heureux retour.

Mais que puis-je ajouter à ce qui a été dit au sujet de ma vénérable mère, et que puis-je ajouter de plus approprié ? Oh ! les flots de larmes qui coulaient sans cesse de ses yeux pour son époux et le plus instable de ses enfants [Euphémios], pour son troupeau et tous ceux qui s'étaient égarés, et pour toutes autres raisons ! Car elle, en mère spirituelle, savait avoir pitié ; en sœur, elle luttait toujours plus que les autres sœurs pour le Seigneur, bien qu'elle ne vécût pas avec elles. Oh ! âme compatissante et toujours encline à l'aumône ! Oh ! l'épuisement d'un cœur compatissant, incapable de supporter la privation de ceux qui venaient à elle ! Aussi, elle intercédait-elle pour ceux qui le lui demandaient, empruntait-elle pour se libérer de ses dettes, se réjouissait-elle de payer la libération d'autrui, organisait-elle souvent des fêtes à l'image du Christ, appelait les pauvres, les servait de ses propres mains, car elle avait l'amour et le don de l'affection pour les pauvres. Ô, lèvres honorables, constamment absorbées par les saintes Écritures et œuvrées sans relâche à cette fin jusqu'à la mort ! Ô, jambes honorables, lassées de la station debout et du labeur constants devant Dieu ! Ô, mains saintes, élevées vers Dieu non seulement le soir (cf. Psaume 140, 2), mais aussi le matin et à minuit. Ô, prières nocturnes ! Ô, interprétation des rêves nocturnes, car Dieu, consolant sa servante, lui révélait souvent l'avenir face aux calamités imminentes. Ô, repos de tout le corps après les luttes ascétiques ! Ô, vêtements usés et froids pendant le froid, lit dur, étroit et court, siège instable ! Oh, son indifférence totale à l'égard de l'apparence physique ! Oh, son union constante et fervente avec Dieu ! Pour cela, elle luttait contre le désespoir, ne souhaitant pas nous voir plus souvent, ni personne d'autre qui n'en était qu'à ses balbutiements spirituels, mais se sentait contrainte d'entreprendre certains voyages et déplacements, tout en s'efforçant constamment de respecter la règle. Oh, sa générosité incessante, qui ne cessait ni jour ni nuit ! Oh, l'endurcissement de ses doigts naturellement délicats, dont la peau même avait changé à force de travaux manuels ! Car elle ne se contentait pas de travailler pour elle-même (cela lui importait peu), mais habillait presque toute la communauté cénobitique, comme vous le savez, vous qui nous écoutez.

En tout cela, elle se distinguait des autres femmes, de sorte que si l'on pouvait lui reprocher quoi que ce soit, la raison provenait de cette même source : son zèle pour la beauté. Car, en tant que responsable, elle était exigeante envers ses subordonnés quant à l'accomplissement de leurs devoirs et s'irritait de leur manquement à leurs obligations, notamment la récitation des psaumes et le service religieux. Parfois, bien que rarement, elle se laissait emporter par ses émotions et réveillait ceux qui s'étaient endormis, voire frappait les désobéissants. Malgré tout cela, elle était plus aimée que les personnes les plus polies, car elle était guidée par la bonté et exigeait toujours l'obéissance. Et, bien sûr, en cela, elle apaisait Dieu, tout comme nous, naturellement, lui pardonnons. Après l'emprisonnement de son père [Platon], elle se soumit à moi avec une telle humilité et une telle obéissance qu'elle se disait esclave, toucha mes pieds indignes, me confia les secrets de son cœur et ne désobéit jamais à mes ordres. Moi, malgré mon malheur, j'éprouve une profonde honte chaque fois que je repense à la façon dont elle m'appelait seigneur et père et me traitait avec révérence, mêlant amour et crainte, et m'obéissant non comme une mère, mais comme un enfant.

De plus, elle observait la règle de la modération et ne mangeait pas à satiété ; l'obéissance ne lui permettait pas de dégrader la qualité de sa nourriture, bien qu'elle s'y soit farouchement opposée et ait même refusé d'obéir. Elle mangeait une fois par jour, généralement au coucher du soleil, se contentant d'aliments simples et ordinaires, sans huile ni vin. Lorsqu'elle s'autorisait à manger certains jours, ce n'était jamais à satiété et elle se satisfaisait de très peu. Preuve de sa pauvreté : elle ne possédait rien – ni servante, ni or, ni argent, ni aucun bien de ce monde, si ce n'est le pauvre cilice qu'elle portait et deux vieux voiles. Elle n'y prêta aucune attention jusqu'à sa mort et nous donna, à mon frère et moi, ce qu'elle avait pour nos funérailles, demeurant ainsi dans la pauvreté.

Et, se détachant des biens matériels et des attachements de ce monde, elle quitta joyeusement cette vie, comme si elle rejoignait sa propre demeure, après nous avoir adressé ses vœux et ses paroles bienveillantes et avoir béni chacun des présents, car plusieurs frères étaient venus assister à sa Dormition.

Ô vénérable et désirée Mère (je m'adresse à toi, parole agréable pour moi, acte précieux et vision inestimable – mère et fille à la fois, ou plutôt, doublement ma mère et mon parent) ! Comment nous as-tu quittés ? Comment es-tu partie ? Où es-tu allée ? Où et en quels lieux demeures-tu ? Dans quelles demeures habites-tu ? Qui contemples-tu ? Par tes œuvres merveilleuses, je sais que tu as vaincu le prince de ces ténèbres (cf. Col 1,13; Éph 6,12) et que tu t'es retiré là où la maladie, le chagrin et les gémissements sont bannis, là où tous les saints ont une demeure joyeuse (cf. Ps 87,7), là où résonnent les chants et les chœurs de ceux qui célèbrent et se réjouissent (cf. Ps.42,5), là où se trouvent nos frères, que tu as aimés et avec qui tu as choisi de vivre en communion. Mais maintenant, la nature de notre chair fait que notre cohabitation est différente. Ne nous oublie pas, nous, les plus petits de tes enfants. Je vous en supplie, n'oubliez pas votre petit troupeau (cf. Luc 12,32) et en même temps le grand. Mais, ayant acquis l'audace – et je crois que vous l'avez acquise –, approchez-vous, apaisez-vous et intercédez. Priez et demandez maintenant avec plus d'ardeur, guidant, fortifiant et protégeant-moi, misérable, de la peur du péché, de la flèche volante de l'iniquité (cf. Ps.90,5) et de toute autre attaque démoniaque (cf. Ps 90,6). Prenez soin de moi et de ceux qui sont avec moi, encouragez-moi et rappelez-moi par l'unité spirituelle, veillez sur moi, corrigez-moi constamment et observez comment je me perfectionne et m'inspire dans mon âme et dans mon corps, afin que, guidé et dirigé de diverses manières, progressant vers le vrai but, je puisse plaire à Dieu par une vie bonne et, après cette vie, obtenir, avec tous ceux qui me suivent, votre protection et recevoir, avec vous, comme le plus petit enfant, la demeure à la droite du Christ notre Dieu (cf. Mt 25,34). Voilà, mes enfants, ce que la vérité m'a contraint à vous dire, à vous qui, contrairement à l'usage, m'avez exhorté à faire la même chose.